

Témoignages

Quatre témoignages ont été retenus pour introduire les débats, les voici. Nous vous transmettons également trois autres textes dont les auteurs avaient donné leur accord pour leur utilisation. Ils illustrent bien nos expériences de confrontation aux autres dans toute leur diversité.

Je suis infirmière en long séjour depuis douze ans. Faire équipe entre infirmières et aides soignantes n'est pas facile.

On nous en demande de plus en plus. La charge de travail est de plus en plus lourde : les nouveaux résidents sont plus dépendants et nécessitent des aides complètes à la toilette, à l'alimentation, des personnes démentes avec qui il faut prendre du temps mais nous sommes limités par le temps et l'équipe de travail n'a pas changé.

La différence de génération dans l'équipe fait ressortir des conceptions différentes dans la manière de travailler et de considérer la personne âgée.

Je suis une des plus vieilles de l'équipe et je suis moins rapide dans l'exécution des soins ; on me le reproche souvent ! Je passe trop de temps dans les chambres. Pourtant ne faut-il pas prendre le temps de l'écoute ?

Je peux en parler avec une de mes collègues et surtout en équipe d'ACMSS.

Ce qui peut être modifié : c'est à l'infirmière de définir le travail le matin, en équipe, sans se laisser diriger par les aides soignants du service.

Redéfinir le travail de l'équipe.

Il est très difficile de changer les mentalités et les habitudes prises depuis plusieurs années.

Pour le moment nous essayons de dialoguer en retrouvant du positif dans nos fonctions différentes. Les Aides Soignantes et les ASH font un très bon travail qui nous aide beaucoup dans la réalisation de nos soins infirmiers. C'est avec toute l'équipe que nous pouvons être efficaces.

Cette situation me fait prendre davantage position dans l'équipe, et redéfinir en équipe le rôle de chacun, en parlant de la souffrance de chacun pour aller vers un mieux-être des membres de l'équipe, des résidents et de leurs familles.

Je suis pharmacienne, conseillère en communication et responsable de l'oxygénothérapie dans une société pharmaceutique. En tant que pharmaciens, nous disposons d'un diplôme qui permet d'exercer plusieurs métiers avec des spécialisations, pas seulement en officine. Partout, l'autre me dérange. Comment créer les conditions pour que je puisse communiquer avec l'autre et éviter les difficultés dues à la relation, aux incompréhensions, aux malentendus ?

Premier exemple, pour l'oxygénothérapie comme pharmacienne, je dois m'assurer que toutes les procédures de qualité sont respectées, depuis l'approvisionnement en oxygène jusqu'au chevet du malade. Je dois récupérer une copie de l'ordonnance avec le tampon de l'officine, gage de la validité du traitement. De plus, il y a la question de la facturation qui dépend de l'ordonnance. Une fois sur deux, ma demande est considérée comme une inquisition. Je dérange par ma demande qui leur semble inhabituelle et qui est logique dans ma responsabilité pharmaceutique.

Pour débloquent la situation, j'explique à quoi va servir cette copie d'ordonnance et ma situation de pharmacienne donc une consoeur et ça calme les choses.

On se rend compte que l'aspect économique est important. C'est un dérangement qui est facile à désamorcer pour peu qu'on prenne le temps d'expliquer l'objectif de son travail. Est-ce qu'on prend toujours le temps pour parler avec les autres ? Je ne suis pas sûre...

Autre exemple, chargée de la communication, j'ai été amenée à travailler dans une PME européenne où les collaborateurs étaient aux quatre coins de l'Europe. Les relations se faisaient par téléphone, fax et courriel.

L'absence de rencontre physique a entraîné des problèmes à cause des mails avec des copies conformes à toute la direction en guise d'ouverture de parapluie, certains collaborateurs n'hésitant pas à dénigrer l'autre, parfois avec des mots violents. J'étais catastrophée de l'ambiance à cause de quelques personnes qui utilisaient les courriels comme une boîte de défoulement.

Comment arriver à stopper ces attitudes et à restaurer une bonne ambiance avec la distance puisque nous étions éparpillés ? Ce fut une mission impossible du côté de la communication. Sur le plan humain, j'ai été très dérangée par la détresse de certains collègues qui pouvaient penser qu'ils étaient seuls dans leur travail. Comment les aider à distance ? La conclusion ne fut pas très satisfaisante et a confirmé ma demande : rencontrer mon responsable « de visu » une fois par mois et donc prévoir un budget de déplacement.

Je suis puéricultrice. Je travaille depuis trente ans dans le même service.

J'ai été interpellée par le comportement d'une petite fille de deux ans et demi hospitalisée qui n'acceptait aucun soin de notre part sans dire des injures, sans interpellation de sa mère sinon pour dire : « Arrête !, Arrête ! ». Elle répondait à sa mère de la même façon qu'à nous. Elle arrachait sa perfusion.

Le jour de son opération, elle m'a tellement excédée que ça s'est soldé par une gifle. La mère a continué à lui dire : « Arrête ! Arrête ! ». J'ai fait les soins en lui expliquant l'utilité pour que l'opération se passe bien. La mère n'a rien dit. Une de mes collègues a surpris une conversation avec sa famille qui lui conseillait de porter plainte à mon encontre. J'étais un peu abasourdie. C'est vrai que je n'aurais pas dû donner la gifle. Ça a été plus vite que je ne l'aurais voulu, je m'en veux encore.

J'en ai parlé avec mes collègues ; elles avaient eu le même problème à son égard. J'en ai parlé au médecin qui m'a réconforté en me disant qu'il me soutiendrait en faisant un rapport sur l'attitude qu'il avait constatée. Heureusement rien ne s'est passé. Je suis un peu réconfortée. Je reste sur cette question : J'aurais dû me retenir et garder mon calme. Je suis responsable de ne pas avoir su me dominer. C'est parti presque instinctivement. L'équipe m'a soutenue ainsi que le médecin.

J'en ai parlé à mes collègues, au médecin, à l'ACMSS qui m'a permis d'avoir un secours et une aide extérieurs. La difficulté a été en partie résolue par l'intervention de l'équipe de travail et par la révision en équipe ACMSS. Ça a suscité une plus grande amitié dans l'équipe de travail.

Je vais essayer de ne pas renouveler cet acte.

Je suis pharmacienne adjointe. Je fais des remplacements dans différentes officines et on m'avait demandé de faire un remplacement de congé maternité. Au moment où j'aurais dû quitter ce poste, la titulaire de l'officine gravement malade, m'a demandé de prendre la responsabilité à sa place car elle devait être hospitalisée régulièrement.

Mais elle n'a pas transmis suffisamment les informations à l'autre assistante qui a découvert à son retour que j'avais pris les choses en mains. Cela a entraîné une division dans l'équipe. Elle montait l'équipe contre moi ce qui rendait les relations difficiles. Elle avait instauré des poses cigarettes ou café et je me retrouvais seule à servir dans une pharmacie de centre commercial avec pas mal de passage.

Je souhaitais recréer une certaine unité. Je pense que la titulaire n'a pas assez expliqué les choses pour que ça se passe de façon sereine sans animosité.

Je suis assistante sociale à la MDPH (Maison départementale des Personnes Handicapées) La semaine dernière, dans les premiers instants d'une visite à domicile, une dame que je rencontrais pour la première fois a verbalisé son inquiétude, voire son angoisse à l'idée de me recevoir chez elle. Elle est allée jusqu'à me dire : « ça fait 3 jours que je ne mange plus, que je ne dors plus ». Cette dame m'a dérangée : je n'aime pas qu'on ne m'aime pas !

Je lui ai demandé ce qui la mettait dans cet état. Elle m'a expliqué les incompréhensions rencontrées à plusieurs reprises 15 ans plus tôt avec des assistantes sociales : ses enfants étaient alors en bas âge et elle s'est vue soupçonnée de maltraitance, elle a eu d'énormes difficultés à se faire comprendre. A présent, elle doit gérer les démarches pour 2 de ses enfants, jeunes adultes handicapés. Elle se heurte à la lourdeur de « mon » administration, qui, je le reconnais, est très lente à répondre... quand elle répond !

En allant à son domicile, j'ai reçu toute sa rancœur pour des incidents dont je ne suis pas personnellement responsable.

Alors que j'exerce une profession, où, jeune professionnel tout au moins, on s'imagine qu'on va « sauver le monde »... cette dame en quelques mots a réussi à me dire ce que bien d'autres n'osent pas me dire... Face aux services sociaux, aux administrations, des usagers se sentent parfois tels des pions que personne ne prend en considération. Ils ont l'impression de n'être qu'un dossier et non un être humain. Ils ne savent pas où s'adresser et comment formuler leur demande pour être enfin entendus... cet inhumanisme ressemble alors à de la violence.

Au quotidien, je constate le laisser aller de certains collègues (le plus souvent des « administratifs ») dont la seule préoccupation est leur propre bien être. Les délais, les pertes d'énergie subies par les usagers sont loin de leurs préoccupations.

Dans une société qui tourne à 100 à l'heure, je me suis laissée embarquer dans le tourbillon comme les autres professionnels. Je pourrais prendre le temps de téléphoner avant ma visite à domicile aux gens plutôt que d'envoyer uniquement un courrier qui ne permet pas aux personnes de poser des questions. Je pourrais également, pister les dossiers que j'ai traités afin de m'assurer que chaque dossier suit bien son cours. A mon niveau, je n'interviens que ponctuellement dans chaque situation : je ne fais pas le suivi.

Sur ces questions je peux échanger avec les collègues qui sont confrontés aux mêmes difficultés que moi, mais nous le faisons toujours pendant des temps informels « faute de temps ».

Le laxisme de certaines personnes semble ancré depuis très longtemps. Peut-on modifier quelque chose ?

La loi de février 2005 pour l'égalité des droits et des chances des personnes handicapées devrait permettre de résoudre certaines difficultés. L'objectif est d'avoir un guichet unique... la volonté de changer les choses existe mais quand y parviendrons nous ? Hier (20/11/2007), je suis allée au domicile d'une personne qui a déposé sa demande en juillet 2006. Je ne comprends pas où pouvait être le dossier pendant 16 mois avant de m'arriver entre les mains !!! Si moi, je ne comprends vraiment pas, que peut comprendre la personne concernée ? Un important travail est mis en place pour informatiser les dossiers, ceci devrait éviter qu'ils stationnent dans le mauvais bureau inutilement. Un déménagement est prévu en

2008 pour regrouper les différents services. Des groupes de travail sont mis en place pour harmoniser les pratiques mais les plus réfractaires au changement refusent de participer à ces groupes de travail en disant : « nous ça fait plus de 15 ans qu'on fait comme cela, nous n'allons pas révolutionner les choses ».

J'essaie d'apporter une petite pierre à l'édifice. Avec la dame traumatisée à l'idée de me voir, j'ai pris beaucoup de temps pour la laisser déverser ce qu'elle avait sur le cœur. Je pense l'avoir rassurée.

Les remarques très directes de cette dame m'ont vraiment dérangées dans un premier temps car j'avais l'impression de « payer » pour les autres. Réflexion faite (notamment par l'échange en équipe ACMSS), ces remarques sont constructives. Cette dame me rappelle que je dois toujours prendre le temps d'expliquer ce que je fais et pourquoi... demander à la personne si elle a des questions ou des remarques.

Je travaille comme conseillère conjugale et familiale dans un centre de planification dont les locaux sont situés à côté de consultations gynécologiques, dans une maternité.

Les locaux du Centre de Planification sont mis à disposition du Conseil Général par l'hôpital.

Depuis des années le service de la maternité a repris l'espace du Centre de planification pour son personnel médical. Cet espace s'est restreint à 3 bureaux partagés par plusieurs médecins et sage-femmes, plusieurs secrétaires, plusieurs conseillères conjugales et familiales.

L'arrivée d'une nouvelle conseillère conjugale et familiale a nécessité une négociation pour obtenir des plages horaires dans un bureau supplémentaire pour l'accueil du public du Centre de Planification.

Cette négociation a tourné court par le refus systématique du service médical d'envisager une mise à disposition d'un bureau hors de ceux restant au Centre de Planification déjà hyper utilisés.

De plus ce refus s'est accompagné d'une attitude de blocage relationnel, orchestré par une surveillante chef du service maternité. Cela s'est traduit par un refus de notre présence dans les lieux de pause prévus pour le personnel médical et administratif, par la fermeture à clefs de ces lieux, par une attitude soupçonneuse et hostile qui a empêché une présentation officielle de cette nouvelle collègue.

L'attitude de cette surveillante chef m'a beaucoup dérangée car elle a contrarié mon désir de présenter ma nouvelle collègue, de faire reconnaître notre fonction, l'évolution de notre service d'accueil au Centre de planification.

Son comportement soupçonneux et hostile m'a renvoyé à un sentiment de difficulté à être reconnue professionnellement et à la sensation que notre service était associé à un travail négatif (alors que les conseillères conjugales prennent aussi en compte le côté relationnel et affectif).

Cela m'a affectée aussi parce que l'accueil de cette nouvelle collègue a été « saboté » et qu'au-delà de l'attitude de cette personne je découvrais le fonctionnement d'un service et une sorte de rivalité (efficacité, service rendu, mission envers le public) entre deux services différents (hôpital/maternité – Conseil Général/centre de planification).

J'ai pensé que notre service dérangeait celui de l'hôpital, notre présence dans ce lieu dérangeait par la fonction que nous tenons, par la mission qui est la nôtre : parler de sexualité, d'I.V.G., prendre en compte l'affectif, le psychique, le relationnel.

Ma responsabilité a été engagée par le fait que je n'ai pas alerté assez tôt ma hiérarchie par rapport à ces difficultés de locaux.

Je n'ai pas anticipé suffisamment l'arrivée de ma nouvelle collègue. Cependant, cela relevait beaucoup plus de mes responsables de service, qui l'ont embauchée.

Dans mes réactions, il y a eu aussi de la colère, du désappointement lié à un sentiment de déni de notre fonction, un sentiment d'injure.

Qu'avons-nous pu faire pour remédier à cette situation ?

Faire le point avec notre hiérarchie

Remettre en jeu les rôles institutionnels pour éviter les relations personnelles dans cet enjeu

Aborder ces difficultés en analyse de la pratique professionnelle (supervision).

Tenir notre fonction, continuer à exercer, même dans les difficultés liées aux locaux, à l'organisation.

Se soutenir entre collègues de travail.

A l'heure actuelle, la difficulté perdure à propos des locaux.

Aucun aménagement n'a été trouvé sur place.

Notre service a aménagé de la place ailleurs.

Notre bureau va être réaménagé, nouveau mobilier.

Nous avons organisé notre temps de travail pour qu'il soit efficace et positif.

Nous pouvons dire que le service médical est resté bloqué sur une position de fermeture, de refus.

Un aménagement pourra se faire dans quelques années (4 ans) lors de l'ouverture du nouvel hôpital en construction.

Mon service ne souhaite pas quitter l'hôpital et reste aussi campé sur sa position.

Il nous reste à :

Tenir notre place

Avoir assez de souplesse pour adapter notre travail

Faire savoir malgré tout l'indélicatesse de ces deux services et surtout celui de l'hôpital

Il nous faudra :

De la patience (par rapport aux locaux qui restent les mêmes).

De la ténacité (tenir notre place, notre fonction).

Un certain comportement (rester accueillant, poli, correct pour le public et pour les professionnels de l'hôpital que nous côtoyons).

Travail au niveau institutionnel, avec la hiérarchie pour favoriser une évolution positive, un changement).

Il reste malgré tout : une perte d'idéalisation à propos du travail inter-institutionnel et pluridisciplinaire.

Mais aussi un renforcement de l'envie de lutter contre les blocages, les préjugés, les guerres de pouvoir.

Je suis orthophoniste dans un CAMSP. (Centre d'Action Médico Sociale Précoce). Une petite fille de quatre ans, tétraplégique, ne marchait pas à son arrivée dans le service. Elle n'avait jamais été socialisée d'aucune manière, ni scolarisée, sans langage ou presque avec une histoire transgénérationnelle lourde.

La décision de prise en charge m'a été confiée à raison de deux fois par semaine, dont une fois en présence de la maman.

Il y a eu très peu d'évolution durant ces 2 ans.

Cette petite fille m'agaçait et a eu le don de continuer à m'agacer (ce qu'on appelle dans notre jargon un contre-transfert négatif).

J'en arrivais à appréhender les séances, ce qui ne m'arrive pas d'habitude.

Au moment de la décision de prise en charge, je n'étais pas très « partante » et j'aurais du suivre mon ressenti, ce que nous faisons le plus souvent.

Une autre collègue (psychomotricienne) qui l'avait vue aussi en bilan, était prête à la prendre en charge, et cela se justifiait tout autant, vu la massivité des troubles moteurs.

Devant sa passivité que je ne supportais pas, sûrement reflet d'un vécu familial qu'elle a subi, j'ai lutté, proposé des choses...peut être aurais-je dû « vivre ce déplaisir » avec elle, pour ensuite l'en sortir. Elle a répondu, je crois, en contre-attaquant : gestes déplacés à mon égard parfois, pas d'entrée dans le langage dont j'étais représentante.

J'en ai parlé dans mon équipe pluridisciplinaire, en synthèse, et aussi avec le référent de la famille...assez découragé aussi et pas très aidant dans cette situation.

Maintenant, dans la même situation, je demanderais l'écoute d'un tiers neutre de l'équipe qui ne prend pas en charge cet enfant.

En équipe, je crois qu'on ne laisserait plus la prise en charge s'enkyster ainsi pendant 2 ans. On réfléchirait à une autre prise en charge, plus large, plus familiale où les aspects transgénérationnels pourraient être évoqués.

On tenterait autre chose.

INTERVENTION DU PERE DUIGOU

Daniel Duigou a lu les réponses au questionnaire et en a intégré une partie dans son intervention. Le texte qui suit a été fait à partir des enregistrements et des notes des participants.

Votre sujet du jour m'intéresse à trois titres parce que :

Je suis journaliste, rédacteur en chef de France Télévision. Je regarde le monde. J'essaie de comprendre la nouveauté du monde. C'est une façon de regarder l'autre qui apparaît.

Je suis psychologue psychanalyste à l'hôpital « Paul Brousse ». C'est ma deuxième casquette qui fait que je suis concerné par le sujet d'aujourd'hui. Nous avons pris en charge des personnes malades du VIH.

J'accompagne une équipe soignante des soins palliatifs : écouter et accompagner le patient.

Ma troisième casquette, c'est prêtre.

Le point commun de ces trois approches de la vie : elles passent par la dimension de la parole et de l'écoute.

Comprendre le monde et se poser la question du sens. Qui est ce monde en devenir ? Qui est l'homme ? Et à travers la question de : qui est l'homme, qui est Dieu ?

La relation à l'autre est basée sur de la violence.

Dans les témoignages, la violence est très présente, n'est-elle pas nécessaire, ne fait-elle pas partie de la vie ? Exister c'est faire avec la violence. Si l'autre me dérange, ce n'est pas grave, c'est nécessaire, c'est une chance aussi pour moi d'exister, de vivre, une occasion d'aimer.

Est t'il est normal que notre rapport à l'autre soit basé sur de la violence ? Cela nous semble négatif, nous sommes en situation d'échec, d'impasse. Nous ressentons de la culpabilité, c'est de notre faute.

Au niveau narcissique, c'est déstabilisant car cela peut entraîner une remise en cause de notre compétence, de notre capacité à aimer, et à nous estimer et atteindre notre confiance en nous-même.

Pour Freud, dans notre inconscient, l'autre est quelqu'un d'intolérable, l'inconscient refuse l'autre. Notre première identité est une identité de toute puissance. Quand l'enfant naît, il est au centre du monde, il a été rêvé, il existe d'abord dans la tête de ses parents. Quand quelqu'un vient me prouver que je ne suis pas tout-puissant, c'est une mort psychique, l'autre me tue dans mon identité de toute-puissance.

Par exemple, les difficultés de l'aîné à accepter le deuxième enfant, il n'est plus le centre du monde. Ou encore au niveau collectif, politique, le rejet des étrangers. Ils nous menacent, ils prennent notre travail. Il faut se protéger au besoin par des murs. L'histoire des peuples a d'abord été une histoire de frontières.

Si je ne suis pas maître de moi-même comme de l'univers, qui suis-je ? Mais quand je me prends pour le centre du monde, ce n'est qu'un rêve et tant que je reste dans ce délire, je ne peux rien construire, je suis en dehors de la réalité.

Prenons l'exemple du violoniste de Lacan qui est tellement sûr d'être le plus grand qu'il considère qu'il n'a pas à donner la preuve de son talent et refuse donc de se produire. S'il ne joue pas, il est mort d'un point de vue social.

L'autre me convoque dans la réalité, il me donne la possibilité d'exister.

Pour vivre, je dois accepter l'autre.

Qui est l'autre ?

En premier c'est celui que je ne connais pas, qui effectivement me dérange. C'est un étranger et j'ai à le connaître.

En second lieu c'est moi-même. Rimbaud dit « "je" est un autre », c'est-à-dire le « je » qui n'est pas dans la toute-puissance, le « je » qui a accepté de naître à soi-même et de naître à la réalité. Cette deuxième naissance dure toute la vie.

C'est vrai aussi au niveau social, politique, accepter l'autre c'est passer par la loi. La loi dit que l'autre existe.

En hébreu, adulte veut dire être avec l'autre. Etre adulte, c'est se décentrer. Quand l'enfant naît c'est une nouvelle étape de naissance pour les parents qui se déplacent et ne vont plus se situer au centre. C'est l'enfant qui est le centre.

Levinas dans son livre *Ethique et infini* (livre de poche-cf rubrique A lire page ...) parle beaucoup du visage. Le visage est une parole. Le « moi » peau c'est la frontière qui est mon identité. Il me faut accepter d'avoir en face de moi un interlocuteur. C'est dans la mesure où je peux dire « tu » que j'existe en tant que sujet qui peut dire « je ». a propos du visage Levinas parle de pauvreté.

Accepter de mourir à la toute-puissance, c'est vivre la pauvreté, accepter d'abandonner la sécurité pour recevoir l'inattendu de l'autre. Accepter le risque c'est perdre, vivre dans le don. Le 1^{er} don qui me permet de vivre est quand l'autre m'oblige à abandonner ma toute-puissance, don que je me fais à moi-même. J'existe d'abord dans le manque, je ne suis pas tout.

Dans notre société dite de communication, il est de plus en plus facile de tuer l'autre de façon symbolique, notamment grâce au portable qui permet de sélectionner les appels, d'accepter ou de refuser l'autre.

Comment vivre avec la violence ?

Je suis quelque part un monstre, je ne suis pas qu'un monstre. Nous sommes en permanence dans des situations de violences. Je crée moi-même de la violence et je subis la violence de l'autre. Que faire concrètement ? C'est à cette question que je vous propose de travailler.

Que se passe-t-il pour l'enfant ? L'enfant, met en place des mécanismes de défense, ces mécanismes vont s'inscrire dans notre inconscient et on n'aura de cesse de les répéter. Nous faisons toujours les mêmes bêtises. Mais quand vais-je changer ?

Prenons par exemple la fuite, l'adulte ne fuit pas. L'enfant est dans la pulsion, l'adulte la domine et met en place la parole. C'est elle qui coupe, qui sépare. L'enfant doit se séparer de sa mère, il met à la place de sa mère la parole, la loi.

Les rapports parfaits n'existent pas. Ne pas être parfait, pour, en passant par la parole, mettre en place avec d'autres un autre espace.

Que faire en face à la violence ?

Diminuer mon «sur-moi », cette instance, cette autorité morale qui est en moi. Quand on est dans une situation d'échec vis à vis d'une violence, on s'accuse soi-même et on s'écrase, c'est l'action du sur-moi. On prend du recul par rapport à soi-même. L'individu est piégé par un idéal qui l'écrase et qui vient de l'enfance. Si on n'est pas à la hauteur on s'accuse de ne pas y arriver. Il faut donc accepter de ne pas être parfait et que quelque chose d'autre s'installe.

D'un point de vue psychique accepter de n'être qu'un morceau par rapport à un beau vase, travailler sur soi-même par-rapport à son sur-moi qui tous les jours impose de n'être pas celui que je suis fondamentalement

Canaliser la violence, la violence au départ, c'est de l'énergie. C'est le cas chez les sportifs pour reconnaître en eux la violence de battre l'autre et quelque part de vouloir tuer l'autre. Ils vont apprendre à se servir de cette énergie pour aller plus vite.

La violence dans un premier temps me sidère. La violence des images du 11 septembre passant en boucle à la télévision est telle que je ne peux pas mettre des mots sur ces images. Mais pour maîtriser cette situation qui me déborde, il me faut mettre des mots. Pour mettre des mots, il faut un interlocuteur, il faut des lieux.

Aujourd'hui est un de ces lieux, il en existe d'autres. Où sont-ils ces lieux ou je peux prendre de la distance ?

ECHANGES

Et la parole qui tue ?

La parole qui donne la vie c'est Dieu. Quand je dis une parole qui libère l'autre, je suis Dieu, c'est-à-dire que je participe à la Création.

Le livre de la Genèse a été placé au début de la Bible alors que ce n'était pas historiquement le premier texte écrit, mais les autres ne peuvent se comprendre qu'à partir de cette parole. La parole fait naître la nouveauté, permet à l'autre d'advenir.

Le salut ne peut se comprendre que dans la mesure où l'on entre dans une histoire qui est celle de la création.

Cain aurait-il pu exister sans Abel ?

Sartre a dit « l'enfer c'est les autres ». Levinas dit « vivre c'est permettre à l'autre de vivre ».

En le rendant sujet, je l'autorise à me tuer et il en profite pour me chosifier.

C'est là que se pose le problème de la foi.

Si l'important est de construire quelque chose avec les autres, cela passe par la confiance.

Demain, c'est croire au futur et croire en l'autre.

Le Dieu de la Bible n'est pas un Dieu que l'homme s'invente mais un Dieu qui parle à l'homme, qui a confiance en l'homme et qui croit en l'homme et lui propose d'agir et de prendre la liberté d'agir. Dans la Bible, il y a de nombreux écrits violents qui nous invitent à comprendre la vie et la violence d'aujourd'hui.

Ce qui est central dans la Bible, c'est le désir de vivre. Si on est dans l'imaginaire, on est mort. Le désir de vivre passe par celui que l'autre vive. Je n'existe que dans la mesure où quelqu'un désire que je vive. L'enfant n'existe que par le désir de ses parents. C'est à la fois une chance pour lui mais aussi un danger car il lui faudra casser le rêve de ses parents. Cela sera parfois générateur de violence à l'adolescence. Et quand il deviendra parent à son tour, il lui faudra casser l'idéal qu'il a de ses parents pour les aimer autrement.

Le désir de vivre passe par le conflit et le meurtre nécessaires pour que quelque chose d'autre se mette en place.

Lors du récit des tentations du Christ dans l'Évangile de Marc, il écrit que Jésus vécut 40 jours avec les bêtes sauvages. Cela renvoie aux bêtes sauvages qui sont en nous. La Croix que Jésus accepte est la réalité de l'homme. Je passe de la réalité à l'imaginaire en acceptant l'autre.

Quelle est la place du pardon dans un conflit ?

Pour Dieu, l'important c'est demain. Il y a un temps pour tout, pour parler et se taire, pour aimer et ne pas aimer, pour faire la guerre et faire la paix. Le pardon est une invitation à entrer dans le temps, la réalité, pour passer d'une sorte de relation fusionnelle à un autre type de relation, comprendre l'autre dans sa pauvreté. Ce qui fait que l'homme est homme, c'est parce qu'il a besoin de l'autre.

Dans la parabole du fils prodigue, le fils tue le père quand il demande sa part d'héritage. Il ne va exister en tant que fils que dans le manque qui le plonge dans la réalité, il comprend alors les paroles du père. A travers son fils, le père va relire sa propre histoire, en effet c'est parce qu'il reconnaît que lui-même a dû apprendre qu'il accepte que son fils en fasse l'expérience. Il fait confiance à la vie.

Le pardon s'inscrit comme une nécessité. Il est nécessaire de comprendre, mais ce n'est pas suffisant. Si je pardonne, c'est un acte que je peux décider, je suis en position de sujet. Le pardon permet de naître à la vie de l'autre en face de moi et en moi qui demande à ce qu'on lui laisse autre chose que le délire.

2° INTERVENTION DU PERE DUIGOU

La violence qui participe à la vie doit être exprimée sinon elle se retourne contre nous (suicide, dépression, exclusion...) surtout si on n'agit pas à l'extérieur.

Comment faire avec la violence ?

Il faut se déplacer par rapport au sur-moi et se servir de l'énergie que l'on peut puiser dans la violence.

Aujourd'hui, il y a un appel à ce que les institutions redeviennent prescriptives d'un ordre, d'un droit, qu'elles rappellent des normes. Au contraire l'institution doit se déplacer, autorise le dialogue, l'écoute. Attention ! et je pense en particulier à l'Eglise. On lui demande à nouveau de dire la morale, le bien et le mal. Jésus n'a jamais dit ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Au contraire, il demande à chacun de prendre ses responsabilités.

Le père est celui qui fait la loi, il interdit mais il est aussi celui qui autorise « je crois en toi, vas-y ». Il faut que la mentalité de notre société change, qu'elle accepte que l'individu puisse se tromper, ne pas savoir, qu'il n'ait un droit à l'expérience, au débat. Accepter de ne pas tout savoir, c'est se déplacer, chercher le lieu où son désir peut s'inscrire. Il existe des lieux où l'on ne trouve pas sa place, il faut prendre le risque de bouger, une fois, deux fois, trois fois...

Mais aussi de se déplacer dans sa tête, il faut travailler pour désacraliser la société et déconstruire un idéal, abaisser le seuil de compétitivité, se pardonner à soi-même de ne pas être parfait. Il faudra déplacer des murs dans la société et ceux que l'on a pu construire dans notre psychisme, accepter de bouger au nom d'une autre vérité et non au nom d'un rêve.

Faire l'expérience que le monde ne s'écroule pas, mais que l'on retrouve une liberté et une respiration. Souvent on se met des contraintes trop fortes. Vivre c'est bouger, se déplacer, bouger dans sa tête.

Quels sont les lieux où s'exprimer ?

Ce peut être la famille, les collègues, mais il faut avoir plusieurs lieux, mettre des limites. Je n'ai pas à tout dire. Il faut dire en fonction du lieu et trouver des lieux pour dire.

Mettre un nom sur une émotion, c'est prendre du recul, se déplacer et prendre de la liberté.

Dire pour comprendre et analyser. Une analyse, c'est abandonner une façon de voir par moi-

même et m'autoriser à voir autrement, comprendre autrement ma vie et vivre autrement. Il ne faut pas laisser l'autre penser à ma place. On a demandé aux institutions de penser à la place des gens.

Il faut se donner du temps, vivre avec des projets, ne pas vouloir tout et tout de suite et ne pas subir une situation comme un échec. Quand un malade n'a plus de projets, c'est un mauvais signe. Il faut parfois déconstruire un idéal que j'ai reçu et qui n'est pas adapté à mon désir. Il faut déconstruire pour reconstruire, se nourrir d'un imaginaire pour se projeter dans l'avenir. Je dois avoir pour moi-même un projet, c'est moi qui agis.

Foi d'un centurion dans l'Évangile de Matthieu (chapitre 8)

Le centurion se déplace et fait appel à l'autre : seul on ne peut pas s'en tirer, j'ai besoin de l'autre pour prendre du recul, du regard de l'autre pour penser.

Il supplie Jésus : il ose admettre qu'il n'a pas la solution, il consulte l'autre. Son serviteur est couché atteint de paralysie : cela peut signifier sa peur de vivre, paralysé et souffrant. La souffrance est l'un des termes qui revient dans vos témoignages : si nous sommes soignants, c'est parce que la souffrance nous parle. Mais le centurion reconnaît son manque, il n'a pas la solution, il reconnaît qu'il n'est pas lui-même toute-puissance. Ce père abandonne sa toute-puissance de père pour faire confiance à l'autre.

« Dis seulement un mot » : appel à la parole de l'autre, à la parole qui tranche.

La parole du père relaye la parole de la société, on doit se séparer de la parole de la mère et vivre sa propre histoire. Cela fonctionne à partir du moment où l'on fait confiance à la parole de l'autre, c'est toute la problématique de la Foi, c'est à dire d'être capable de se fier à l'Autre, de bâtir sa vie en faisant confiance à l'Autre, alors que l'on a déjà du mal à avoir confiance en soi. La rencontre de l'autre dans la confiance est comme un saut dans le vide. La foi, la confiance, c'est un acte, c'est un saut dans le vide. Vivre, c'est se mettre entre les mains de l'Autre.

« En l'entendant, Jésus fut plein d'admiration » : qu'est-ce qui fait qu'à un moment, on a confiance en l'autre ? La parole qui me porte est d'abord la parole de mes parents, parole du père qui me fait une promesse : Ai confiance en toi, ai confiance en toi-même, c'est ainsi que tu vivras. Je ne peux construire ma vie que si je peux m'appuyer sur le plancher qui m'a été donné par la confiance de mes parents. Je peux alors quitter mes sécurités et vivre aux risques de l'amour de l'autre. Cet Autre là est le Dieu qui autorise, un Dieu qui n'est pas le Père tout-puissant mais un Père qui comprend, accompagne et écoute. L'Évangile nous propose un autre visage de Dieu qui se déplace. Il m'invite à faire confiance à mes parents car ils peuvent me dire qu'un jour ils se sont trompés, me permettant ainsi de reconnaître en eux-mêmes ma propre humanité afin que quelque chose puisse se reconstruire.

Le jugement de Salomon : deux mères ont un enfant dont l'un meurt durant la nuit. La mère dont l'enfant est mort va échanger les bébés à l'insu de l'autre mère, qui à son réveil s'écrie que ce n'est pas son enfant. Pour trancher, Salomon propose de couper l'enfant en deux. La vraie mère du bébé refuse, elle préfère qu'il vive. Elle se sépare de l'enfant, mais devient mère en abandonnant sa position de mère. La confiance qui me permet de me bâtir passe par les premières expériences que j'ai vécues avec l'autre, c'est à dire avec mes parents qui ont accepté de ne pas être dans une position idéale de toute-puissance. Le Dieu de la Bible n'est pas celui qui dit d'avance à l'homme ce qu'il faut faire. Mais il est celui qui permet à l'homme de prendre le risque de partir, il accepte de me remettre entre les mains d'une autre Parole, le Verbe de Dieu, Jésus. En reconnaissant la parole de Jésus, on reconnaît la parole de Dieu

« Rentre chez toi » : en acceptant la parole de l'autre, on peut redevenir soi-même. On peut suggérer que si le serviteur était malade, c'est parce que le centurion était dans une situation

de toute-puissance. Cela l'amène à une situation de blocage qui met en péril sa situation de père. Il sera amené à se déplacer, il se met alors à vivre et à accepter la réalité. Quand il revient, il est autre et débloque la situation du serviteur paralysé.

Je pourrai encore vous dire d'autres choses mais on ne peut pas terminer sans échanger.

ECHANGES

Le problème est de parler d'un Dieu père dans une société qui a une image déformée du père. Dieu nous parle comme à des amis.

Quelquefois il existe une souffrance chez des parents : que transmettre à leurs enfants ?

Notre société est désacralisée. Autrefois, on recevait ce que l'on entendait par les professeurs, les parents comme quelque chose de vrai et de sacré, puis on expérimentait et on réaménageait. Maintenant, on est dans une société de l'expérimentation, la transmission est décalée et plus aléatoire.

Quand on devient père ou mère, on se rappelle ce qu'ont pu nous transmettre nos parents. Il y a donc un décalage dans le temps. Françoise Dolto parle de « castration », on ne peut devenir père que dans la mesure où l'on accepte les défaillances de son propre père. La confiance est nécessaire, car c'est la première peau qui me permet de me bâtir.

Genèse signifie « à l'origine ». C'est une parole qui crée mais aussi une parole qui est don. Ce qui donne crédit à une parole, c'est qu'elle est gratuite. Le Dieu de la Bible est celui de la gratuité.

Face à la violence, la seule façon est de lâcher prise c'est à dire avoir confiance et dans ce lâcher-prise s'inscrivent le désir et la Foi.

Souvent les soignants sont mis dans la position de l'Autre. Il faut recevoir la confiance de l'autre et renvoyer cette confiance à l'autre personne pour lui permettre de continuer son chemin.

Lâcher-prise, c'est accepter d'être dans le manque. Des personnes n'acceptent pas de vivre dans le manque. Désirer, c'est dépendre de l'autre, c'est à travers le désir que s'inscrit la Foi.

La Foi est un acte de liberté, je mets ma confiance dans cette personne, je deviens libre au moment où je fais confiance, je fais un don à la personne, je la prends comme un sujet, je la mets face à moi comme un sujet, je la vis comme une personne, je lui reconnais sa liberté.

Le désir se nourrira de manque. La première expérience est la mère. Dans le langage psychanalytique, l'idéal s'inscrit là pour toujours. On aimerait retrouver ce moment de bonheur, mais on ne le retrouve jamais. Cela fait partie des castrations. On ne retrouvera que partiellement quelque chose qui est de l'ordre de l'amour avec sa mère.

Des Lamentations aux Béatitudes

Jacques FAUCHER, nouvel aumônier national

Lorsque j'ai annoncé que j'allais devenir aumônier national de l'ACMSS et de l'AFPC, la plupart des gens m'ont plaint : « *Que vas-tu faire avec ces mouvements ? le premier est moribond et le second est inconnu !* » Comme j'ai repris pendant deux mois cet automne une vacation de médecin dans le service de soins palliatifs du CHU de Bordeaux et que je suis le prêtre accompagnateur de l'équipe d'aumônerie de l'Hôpital psychiatrique, certains ont pensé que mon profil devait être adapté pour en finir avec des mouvements en phase terminale ou psychologiquement fatigués. Cela rejoignait d'autres activités : DDPS (Délégué Diocésain à la Pastorale de la Santé) de Bordeaux et intervenant en bioéthique dans de nombreuses formations, membre de groupes éthiques au CHU et directeur de l'Espace Bioéthique Aquitain ;

autant de causes perdues pour les préoccupations qui restent quand le plus important est réglé...

Les premiers contacts avec l'ACMSS (que je connais un peu grâce au père Robert PHALIP et par des membres bordelais, dont la présidente nationale Isabelle LE BARAZER) m'ont plutôt rassuré sur la qualité de la vie et la bonne santé (évangélique) du mouvement.

Oui, le mouvement vieillit ! Oui, les équipes sont moins nombreuses ! Oui, beaucoup ignorent ce mouvement qui ne fait pas parler de lui dans les médias ! Et la longue litanie des Lamentations enrichit nos plaintes habituelles sur l'individualisme des professionnels, la fatigue des personnes, leur isolement, leur peu d'enthousiasme pour les engagements associatifs, l'impression de perdre du temps à prendre le temps de relire les expériences de vie, en chercher les forces, les enjeux, les appels. Nous voici comme à l'époque où le prophète Jérémie annonçait la défaite de son peuple contre les envahisseurs, percevait les prémices de la disparition du royaume et craignait l'anéantissement de la religion du Dieu unique. Lamentations, jérémiades, plaintes sont devenues l'expression corrosive de nos désenchantements, fatigues, humiliations.

Et, Ô surprise, en ce week-end des 1^{er} et 2 février, lors de l'assemblée du samedi, j'entends ce que vivent les équipes, leur souci d'articuler les soins au social, de prendre en compte l'ensemble de la vie des personnes. Plusieurs membres de l'ACMSS ont été repérées dans leur diocèse et sont devenues DDPS car manifestement elles connaissent bien la complexité de ce monde médico-social, la diversité des personnes et des institutions, la nécessité de faire du lien entre de nombreuses réalités qui ne communiquent pas assez.

Et le lendemain, avec l'AFPC, nous écoutons Daniel DUGOU. La liturgie nous offre à lire les Béatitudes. Même situation de pauvreté, de fragilité, d'impuissance que les lamentations, mais pas de jouissance dans la lamentation. Au contraire, le monde à l'envers, un souffle nouveau !

« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux ! »

« Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés ! »

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés ! »

Ni nouveau commandement ! Ni idéal de vie ! Mais une autre manière de parler ! Une déclaration contre toute évidence que ceux qui sont pauvres, doux, persécutés, miséricordieux, sont, peut-être à leur insu, du côté du Royaume de Dieu.

Des Lamentations aux Béatitudes, c'est dans ce passage que je commence ce mandat comme aumônier national de l'ACMSS. Avec vous, sans naïveté ni méthode Coué, sans certitude ni triomphalisme, nous voici invités à relire nos vies, personnelles et professionnelles, associative et ecclésiale, à la Lumière des Béatitudes, lumière à ne pas mettre sous le boisseau, mais à laisser briller aux yeux de tous, car elle nous montre une autre manière d'être du Christ pour le monde.

« Heureux ceux dont le mouvement est faible, ils verront Dieu ! »

« Heureux ceux dont l'Église est fragile, ils seront appelés Fils de Dieu ! »

« Heureux ceux que l'autre dérange, le Royaume de Dieu est à eux ! »